

Québec français



Nouveautés

Numéro 34, mai 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1979). Nouveautés. *Québec français*, (34), 6–11.

ROMANS

Flora

Pauline CADIEUX

Stanké, Montréal, 1978, 158 p. (\$5.95)

J'Elle

Hélène RIOUX

Stanké, Montréal, 1978, 147 p. (\$6.50)

Dans la collection « Récit », fondée récemment par les Éditions Stanké, ont paru jusqu'ici trois livres écrits par des femmes. Nous parlerons des deux premiers, *Flora*, de Pauline Cadieux, déjà célèbre par *La lampe dans la fenêtre*, et *J'Elle* d'Hélène Rioux.

L'avant-propos de *Flora* explique l'histoire d'un manuscrit écrit en 1948, refusé à deux reprises pour son sujet « scabreux » et accepté seulement trente ans après, à la troisième tentative. Véritable plaidoyer en faveur des mères célibataires, ce récit raconte comment une adolescente de la campagne, rudoyée par son père, fuit chez son frère cultivateur, où elle s'amourache d'un garçon de la ville venu travailler aux champs. Mais elle est pour ainsi dire jetée par son propre frère dans les bras du père de son amoureux, qui la flétrit. La société chrétienne, bien-pensante, hypocrite et lâche, la condamne, mais la justice des hommes fait quand même triompher la vérité en réhabilitant la mère célibataire qui, courageusement, affrontera la vie, seule. Dans un épilogue ajouté au récit en 1978, Pauline Cadieux tire les conclusions de son histoire. Les premiers chapitres surprennent par leur ton sec de procès-verbal, aux phrases brèves, presque sans subordination. Puis, la faute commise, l'outrage subi, le ton, devenu apologétique, s'enfle jusqu'à la dénonciation légèrement virulente. Les revendications, revanchardes, posent le problème de la réhabilitation sociale de celles qu'on a souvent appelées les « filles-mères », avec une lucidité presque naïve. On ne peut que tomber d'accord avec les correctifs exigés.

Le deuxième, *J'Elle*, apporte le témoignage véridique d'une jeune femme écrivain qui, en plus de s'interroger sur l'écriture, raconte la longue, périlleuse et parfois pénible quête de l'amour et de la liberté qu'elle a entreprise depuis que, adolescente, elle a subi la sinistre comédie de l'amour sans amour, le viol dévastateur, les amourettes affriolantes mais

sans lendemain, les tromperies, les désillusions, le désespoir. Errant parmi le labyrinthe de ses souvenirs, harcelée par les ruines, les décombres, la cendre, la poussière de ses aventures, elle « parle de la condition de la femme, le poing levé et l'œil brillant ». Se dédoublant continuellement — d'où le titre — elle écrit, comme elle l'avoue simplement, « une suite ininterrompue d'amours inachevées » qui lui sont indispensables : « toute ma tête refuse, tout mon corps accepte. Elle a besoin d'un homme dans son lit, elle a besoin d'un homme dans sa vie. Voilà. » Heureusement, le ton désabusé des rêves enfuis se transforme, au dernier chapitre, en une grande finale lyrique, sorte d'hymne à la vie, à la joie. Sa volte-face nous effare. Pourvu qu'elle tienne le pari ! Le ton franchement autobiographique du récit étonne par son manque de pudeur néanmoins mesuré, confiant en la complicité du lecteur sympathique. Le livre séduit, malgré les saccades de ses phrases émotives, et à cause de la richesse de son vocabulaire et, par-dessus tout, à cause de l'authenticité de son message.

Voilà donc deux livres-témoignages qui plairont sûrement aux adeptes du féminisme et... aux autres.

[Gilles DORION]

C'est ici que le monde a commencé

Adrien THERIO

Éditions Jumonville, Montréal, 1978, 324 p.

C'est le vingtième volume dont la quinzième œuvre d'imagination d'Adrien Thério. Pourtant, on parle trop peu de l'écrivain et de son œuvre. Comme si, d'un commun accord, les critiques s'étaient donné le mot pour l'ignorer tout à fait ou presque...

Sa dernière œuvre, *C'est ici que le monde a commencé*, est, comme l'indique le sous-titre, un récit-reportage que le narrateur écrit à la suggestion d'un certain Christian B., qui lui a demandé, au moment de quitter le collège cette année-là, de faire un reportage de son expérience en Colombie britannique. Mais, au lieu de visiter la Côte ouest, le narrateur, alors âgé de dix-neuf ans, se dirige vers Saint-Amable, où il doit aider son frère, marchand général établi depuis quelques années dans ce petit village du Bas du fleuve. Il s'agit donc de la chronique d'un été. Couvrant une période de trois mois, — de juin à août 1956, — le récit narré à la première

personne est l'occasion pour le narrateur de transcrire aussi fidèlement que possible, comme le Jodoin-libraire de Bessette, ce qu'il a vu et entendu pendant ces trois mois. Dès son arrivée à Saint-Amable, il passe pour une mauvaise tête, mais n'a aucune difficulté à se faire accepter au sein d'un groupe de jeunes qui jouissent d'une certaine liberté, en dehors de la petite société de Saint-Amable. Il reçoit en outre les confidences du père Ori, un être énigmatique qui s'est, un jour, placé en retrait de la société en s'opposant aux extravagances d'un curé usurpateur. Il devient rapidement un ami intime de cet ancien cultivateur du Chemin-Taché qui a émigré au village après avoir été forcé de vendre sa terre. C'est lui qui instruira le narrateur de l'existence de la vallée de Jonathan, la vallée du commencement du monde, que le jeune homme, à la mort du père Ori, décide enfin de visiter seul, pour revivre, à sa façon, le rêve de son confident.

Un récit d'une grande intensité, qui se rattache aux *Trois de bois* de Bertrand B. Leblanc et aux *Cordes de bois* d'Antonine Maillet, en ce sens qu'il décrit la vie d'un petit village, à un moment précis de son histoire. C'est une œuvre réaliste, humaine, remplie d'amour, qui aborde ouvertement le thème longtemps tabou de l'homosexualité.

[Aurélien BOIVIN]

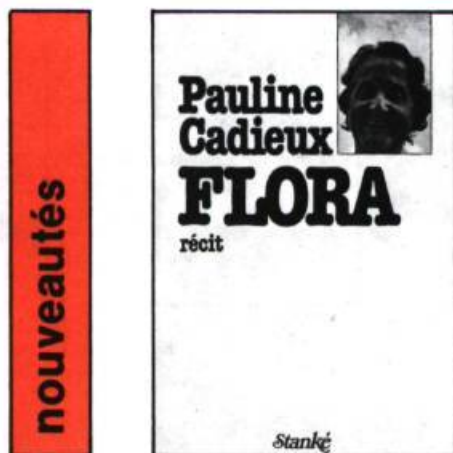
CONTES ET NOUVELLES

Le Déserteur et autres récits de la terre

Claude-Henri GRIGNON

Stanké, Montréal, 1978, 219 p.

Claude-Henri Grignon est surtout connu comme l'auteur de « Un homme et son péché », une émission radiophonique puis télévisuelle qui a tenu l'antenne pendant une trentaine d'années, sinon davantage. Ce pamphlétaire-né a aussi publié, outre quelques essais, deux romans, dont l'un porte le même titre que le feuilleton, et un recueil de nouvelles, *Le Déserteur et autres récits de la terre*, qui s'inscrit dans le vaste mouvement du retour à la terre amorcé avec la Crise. De fait, un seul des six récits du recueil, « le Père aux œillets », n'exploite pas cette thématique de la terre généreuse et nourricière, seule



capable d'assurer l'avenir des Canadiens français.

Le premier récit donne le titre et le ton au recueil. Isidore Dupras a décidé de vendre sa terre pour aller vivre en ville. Il ne connaît toutefois pas le bonheur espéré. Contrairement à ses enfants, il chôme tout l'hiver. Découragé, il fréquente les tavernes et noie sa peine dans l'alcool. Il en vient même à faire de la contrebande pour assurer sa subsistance. Un jour, il commet un meurtre; c'est la déchéance suprême. Il est condamné à sept ans de prison. Voilà sa punition pour avoir déserté la terre, pour avoir quitté cet espace non problématique.

Les autres récits vantent d'une façon messianique les mérites de la terre et montrent le bonheur de ceux qui ont décidé de vivre à la campagne, loin du brouhaha et de l'enfer de la ville.

[Aurélien BOIVIN]

Les enfants du bonhomme dans la lune

Roch CARRIER

Stanké, Montréal, 1979, 162 p.

Deuxième recueil de contes du romancier-contreur Roch Carrier, *Les enfants du bonhomme dans la lune*, après *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, semblent marquer une pause dans son œuvre ou faire le point en remuant des souvenirs d'enfance et d'adolescence. Vingt contes sont rassemblés ici, sans autre lien apparent que les anecdotes amusantes, émouvantes, hilarantes ou dramatiques qu'ils racontent, mais selon un ordre chronologique ténu, des premières années d'école jusqu'à l'apprentissage de la vie. C'est ainsi que nous assistons aux leçons de lecture avec une sœur irlandaise à l'accent anglais; à la réparation des souliers par le cordonnier fantôme qui hante la demeure familiale; à une excursion de pêche clandestine sur le « lac des Américains »; à l'apostasie provisoire du jeune narrateur; à la récupération des tubes de pâte dentifrice pendant la guerre; à la découverte de l'autre sexe; aux misères de l'impôt; aux parties de hockey; au ravitaillement en eau des renards d'élevage; aux chasses à l'original de Louis Grands-pieds; aux émerveillements et aux surprises d'un cirque ambulant et de son ours; aux débuts avortés d'une usine; à la lutte de deux collégiens contre les communistes... Le lecteur attentif aura tôt fait de repérer un

certain nombre de matériaux narratifs utilisés par Carrier dans l'un ou l'autre de ses romans antérieurs et pourra ainsi tisser une trame serrée des récurrences de son œuvre romanesque. L'intérêt du recueil réside à la fois dans le traitement privilégié dont jouit chaque anecdote et dans le ton particulier adopté par le conteur: ton nettement différent de l'ensemble de son œuvre, car il s'adresse délibérément aux enfants — et à ceux qui le sont restés — et aux jeunes adolescents, en usant de phrases simples, chargées de sincérité et de naïveté, du ton posé du causeur qui se fait fort, malgré tout, de ménager le suspense, de créer une atmosphère spéciale, somme toute de capter l'attention d'un auditoire choisi.

[Gilles DORION]

La cérémonie

Marie José THÉRIAULT

La Presse, Montréal, 1978, 139(5) p.

Quel plaisir que le charme troublant d'un conte fantastique qui sait nous maintenir au fil des pages dans une inquiétante incertitude, nous rassurant le temps voulu, pour nous plonger plus sûrement dans un univers inconnu qui fait éclater le réel! Ce sont de tels contes que nous propose Marie José Thériault dans son premier recueil, *La cérémonie*.

Le livre se divise en trois parties dont la plus importante et la plus réussie est certes la première, composée de seize contes. Ce sont des récits vigoureux, aux frontières du fantastique, du merveilleux et de l'étrange, qui mettent en scène des personnages insolites: magiciens, vampires, cyclopes, êtres difformes ou d'une beauté fatale. De beaux noms aux résonances mystérieuses, Sirix, Tharsis, Kwei Seu, Erika van Klaus, contribuent à créer le climat d'étrangeté dans lequel baignent les contes. Le lecteur est transporté dans un univers de rêve et de cauchemar.

La deuxième partie du recueil regroupe quatre fantaisies d'une imagination débordante et irrévérencieuse sur des peintures du XV^e siècle. L'auteur s'amuse, avec une joie évidente et un sens de l'humour un peu fanfaron, à imaginer les propos et gestes des personnages représentés.

Quant aux trois contes de la dernière partie, ils auraient pu être sacrifiés sans que le recueil en souffrit.

Il faut surtout vanter les qualités de

l'écriture. La richesse du vocabulaire, la souplesse de la phrase, la variété des procédés de narration, révèlent un jeune écrivain déjà en possession de ses moyens et qui s'affirme avec originalité et force.

[Maurice ÉMOND]

Traits et portraits

Yvette NAUBERT

Le cercle du livre de France, Montréal, 1978, 163(5) p.

Voici un recueil de nouvelles sans prétention, de lecture agréable, de facture honnête. L'auteur a rassemblé treize récits mettant en scène des personnages ordinaires surpris dans un moment crucial de leur vie. Leur histoire est sans doute celle de milliers d'hommes et de femmes qui nous entourent, mais dont nous ignorons les secrets. Le lecteur a l'impression de découvrir des êtres réels qu'il aurait côtoyés quelque part.

Malheureusement, la joie de cette découverte est trop souvent interrompue par les propos d'un narrateur trop bavard qui parseme son récit de réflexions nombreuses, d'un féminisme souvent agaçant. Surtout, l'auteur met trop de temps à introduire ses nouvelles et le lecteur a vite fait de deviner le dénouement.

En somme, un recueil fort inégal où la réussite de certains récits, tels « Le violoniste aux doigts manquants » ou « Le rêve », ne réussit pas à nous faire oublier d'autres, tels « Personne ne comprend » ou « Le flocon de neige ».

[Maurice ÉMOND]

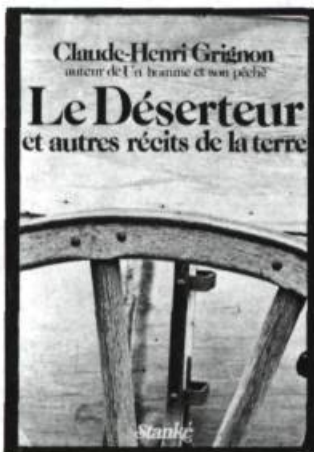
ESSAIS

La maternité castrée

Francine LEMAY

Éditions Parti pris, coll. Délire, Montréal, 1978.

Si les propos de Francine Lemay peuvent encore choquer certaines oreilles, c'est qu'il y a des leçons qui ont besoin de beaucoup de temps pour être comprises. Rien de révolutionnaire ni même d'original dans le texte. Rien de délirant non plus même si l'écriture s'exalte au souvenir d'expériences personnelles comme celles de ses échanges fous et



joyeux avec son fils ou bien celle douloureuse d'un accouchement gâché par l'œil professionnel de ces médecins qui castront toute naissance de sa dimension humaine et heureuse dans des hôpitaux chromés et par des paroles qui rabaissent l'acte d'accoucher à la plus banale et à la plus basse des fonctions.

Ce corps de femme «castré» dans sa maternité c'est le corps féminin devenu objet et fonction sociale au profit de l'homme; c'est un corps oublieux de sa jouissance comme de ses droits. S'il n'y a rien de très nouveau dans les idées et les arguments de Francine Lemay, c'est qu'elle rassemble simplement un texte court et lisible ce que l'on ne retrouve qu'éparpillé parmi les livres féministes ou féminins du marché actuel. Son mérite également est de donner des références d'ici, de tirer ses leçons de l'expérience féminine du Québec. Toutes les Québécoises s'y retrouveront avec plaisir et retiendront sans doute ce dernier appel qu'elle lance à la solidarité et dans lequel elle résume le droit de toutes les femmes à se faire entendre.

[Claudette LASSERRE]

Les deux royaumes

Pierre VADEBONCEUR

L'Hexagone, Montréal, 1978, 239 p.

Voilà un écrit majeur de l'essayiste mont-réalais qui traduit, en une langue développée et belle, les mutations de son esprit. C'est un homme dans son «je» singulier qui livre son conflit intérieur au sein du monde. Le point de vue est celui du philosophe, de l'historien de sa propre vie, de l'écrivain à la fois citoyen et père, du lecteur raffiné du dialogue français et québécois. Il y est toujours question de liberté, la sienne dont on est finalement le dernier (et premier) artisan, de l'art, c'est-à-dire de cette manière de rendre le monde non pas seulement dans une recherche mais aussi dans un moule qu'on appelle la forme, qu'on veut le plus parfait possible en même temps qu'il traduit le bonheur et l'expression de sa propre quête du monde. L'essayiste, moraliste français, rejoint Ferron, Miron, Dumont et d'autres essayistes d'ici dans cette façon d'interroger un vécu d'expression française et occidentale en Amérique. Le texte d'un bel esprit qui reste un homme humaniste.

[André GAULIN]

Petite rhétorique de nuit

Yvon BOUCHER

Pierre Tisseyre, Montréal, 1978, 108 p. (X 2).

Cet ouvrage d'Yvon Boucher joue avec beaucoup de subtilité sur les franges de l'humour, de la pornographie et de la philosophie. Plus précisément, il est à la littérature ce que pourrait être à la cuisine un livre de recettes écrit par un cuisinier dépravé.

L'auteur combine avec un art consommé maximes profondément dégoûtantes (triste avatar d'un genre d'origine moralisante), paradoxes déroutants, épigrammes désabusées sur l'écriture, bizarreries d'écriture (lipogrammes, charades, permutations, anagrammes, palindromes, etc.). Le tout est construit avec une minutie et un brio qui soulèvent le respect. Les 216 pages que compte le volume sont paginées de zéro à 108 puis de 108 à zéro et chaque page de la seconde moitié répond de façon parodique (quand c'est possible!) à son homologue de la première partie.

Cet hymne à l'absurde et à la dérision d'écrire et de vivre répond d'avance à ceux qui voudraient en déplorer l'inanité: «Il faut savoir choisir entre le silence et la mort» (p. 13, 1^{re} partie). Yvon Boucher, lui, a fait son choix; il a opté pour le cynisme.

[Christian VANDENDORPE]

POÉSIE

Torrentiel

Pierre MORENCY

L'hexagone, Montréal, 1978, 68 p.

Toute naissance présuppose un délire qui la rend possible et l'accomplit. Les eaux quittent leur lit d'habitude pour rebrousser chemin jusqu'aux bardanes du cœur, griffes agitées de l'onde que le torrent libère.

Ainsi pour Pierre Morency qui, dans *Torrentiel*, effectue «le fou périple du saumon dans l'eau rare» pour parvenir «dans la grande rivière noire où coulent des oiseaux». Une errance des mots qui conduit le poète au bout «du périple impensable où l'on naît». Une sorte d'extase sonore qui produit un «afflux de grand lait sur le monde» pour la résurrection des mots de la tribu.

«Salut midi de l'escalier je passe dans mon

corps salut milieu sans fond de la femme je m'emboûte dans la foule».

[Jean-Noël PONTBRIAND]

La Nouvelle barre du jour

Revue de poésie

Montréal, mars 1979, 79 p.

Autre revue, lieu-témoin de poésie québécoise, qui dans sa nouvelle présentation veut attirer l'attention. Le numéro double (72-73) présente trois jolis fascicules dans un coffret de carton mince. *L'Anovulatoire* de Mario Campo définit une recherche des mots dans la recherche de se «dénormâler». C'est, largement, une recherche hors les normes, hors un monde dominé par le bête instinct de pouvoir et de force. Avec *Des voix toujours les mêmes*, Louise Bouchard fait l'inventaire du monde, au féminin, et cherche bellement «une langue à réinventer la fille». Dans *L'Implicite/Le filigrane*, Michel Gay complète bien cette série de trois, série qui ausculte le réel et lui sonde les reins et les cœurs. Cette poésie ne se sépare jamais de la recherche verbale ainsi qu'en fait foi le numéro 76, fait de la collaboration de plusieurs, à la façon de la belle revue de Québec, *Estuaire*, qui vient de publier son onzième numéro. La poésie québécoise se porte bien dans le ventre des mots.

[André GAULIN]

Les Herbes rouges

Revue de poésie

Montréal, janvier 1979, 38 p.

Cette revue de François et Marcel Hébert est un des lieux de vigie de la poésie québécoise. Le numéro double (65-66), *Antre*, nous fait connaître une Madeleine Gagnon adonnée à une poésie pleine, revendicatrice tout en restant humaine et lyrique. Un lyrisme souvent retenu qui sert un beau texte, heureux, comme celui de la page 40: «Elle était une fois, ma mère...». *Blessures*, un numéro double également (67-68), continue de livrer au public l'œuvre du jeune poète François Charron. Une poésie faite de phrases courtes, comme des ressorts. Un texte dense qui danse dans l'inter-ligne comme oscille une atmosphère chaude de l'été. France Théoret, elle, dans ses *Vertiges* (n° 71) proches de la prose, fait son incan-



tation au verbe et à la femme : deux réalités occultées. Quant au texte de Roger Des Roches (n° 70), *Les lèvres de n'importe qui*, autre habitué des *Herbes rouges*, il tient de l'essai et de la quête du sens au milieu des codes, des parenthèses, cherchant à séparer le dedans du dehors. Une revue que doivent connaître ceux qui suivent de près la poésie québécoise.

[André GAULIN]

De temps en temps

Jean-Yves THÉBERGE

Le Noroît, Saint-Lambert, 1978, 77 p.

Beau livre du Noroît du poète Théberge déjà connu. Un recueil fortement organisé, admirable, d'une poésie de durée intime et collective. Des mots qui dans leur architecture traduisent la violence interne et tendue de vivre. Forces de vie et de mort, nouveauté et vieillesse sont rendues dans un réseau d'images vives. Le poète marche à reculons de son enfance dans un souffle litanique et affirme bellement son cri de vivre. Théberge, dans la lignée d'un Grandbois (thème lyrique de la mort), de l'Hexagone (femme et pays), d'un Brault (le pays de la mémoire), d'un Nelligan (ce monde-paradis-fermé de l'enfance), participe à l'offrande feutrée de l'homme dégingandé du monde de la « consommation ». Un des bons recueils parus depuis longtemps et un poète avec lequel il faudra compter... de temps en temps et d'un temps à l'autre.

[André GAULIN]

Forêt vierge folle

Roland GIGUÈRE

L'Hexagone, Montréal, 1978, 219 p.

Forêt vierge folle n'est pas un recueil de poèmes même s'il contient des poèmes. C'est un ensemble de balises qui permettent au lecteur de Giguère de mieux repérer le chemin qui conduit vers cette forêt pays nouveau qui « ouvre tous les futurs ».

Ce livre constitue la somme poétique de Roland Giguère peintre et poète. Il nous dit également comment et en quoi le mouvement surréaliste français a influencé nos poètes et notre poésie. Il nous dit enfin ce qu'est la poésie, mode de connaissance, la poésie aux

blanches armes, pour combattre le temps des forêts usagées et réinventer le temps de la forêt vierge folle.

[Jean-Noël PONTBRIAND]

« Le Centre blanc » (1965-1975)

Nicole BROSSARD

L'Hexagone, Montréal, 1978, 422 p.

Les Éditions de l'Hexagone nous invitent, dans cette rétrospective de dix ans, à suivre le cheminement d'une écriture qui a ouvert une nouvelle voie à la poésie québécoise. Les huit recueils du « centre blanc » (et champ d'action) forment l'histoire d'une littérature qui n'a cessé de questionner le langage. La figure dominante de cet imposant volume, c'est l'acte même d'écriture. Le texte cherche les règles de son organisation, fait la genèse de cette quête. L'écriture de Nicole Brossard découpe le sens, ranime les silences dans le but de changer l'attitude passive du lecteur. Le poème est à la recherche d'une pluralité de sens. Il veut rendre au lecteur le plaisir d'organiser les éléments du texte. Voici une poésie qui cherche à confondre le corps, le langage et des modes de vie pour devenir un acte complet, total.

[Daniel THÉRIAULT]

CRITIQUE

Sémiotique et description balzacienne

Patrick IMBERT

Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978, 199 p.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat et s'inscrit, comme son titre l'indique, dans le courant des recherches sémiotiques contemporaines. Parce qu'elle a d'abord assez longtemps étudié le domaine narratif, la recherche sémiotique s'est souvent fait reprocher son manque d'ouverture, permettant même à ses détracteurs d'utiliser ce phénomène comme une preuve de ses limites. C'est un peu pourquoi Patrick Imbert a voulu en étendre le champ d'investigation au « fonctionnement de la description balzacienne et en particulier de la description du mobilier » [p. (11)].

Quel professeur de littérature ne connaît pas ces célèbres descriptions de Balzac ? Qui ne les a pas utilisées comme modèles ? Malheureusement, dans les expérimentations didactiques des dernières années, ces descriptions ne trouvaient pas leur place, même à l'intérieur des expérimentations portant explicitement sur le récit. On pourra donc trouver dans cet ouvrage des pistes à exploiter concernant l'intégration de la description aux structures narratives.

Pour ceux qui sont déjà initiés au langage d'un Barthes ou d'un Greimas, par exemple, cet ouvrage ne sera pas d'un abord trop difficile. Pour les autres, il pourrait même constituer un bon instrument d'initiation car il est clairement élaboré et certainement moins rébarbatif, par ses exemples en particulier, que les ouvrages théoriques eux-mêmes.

Il ne reste qu'à souhaiter que l'auteur puisse, dans un avenir pas trop lointain, nous donner une étude aussi intéressante conduite à partir de textes québécois utilisables en classe.

[Jean-Claude GAGNON]

L'Univers du théâtre

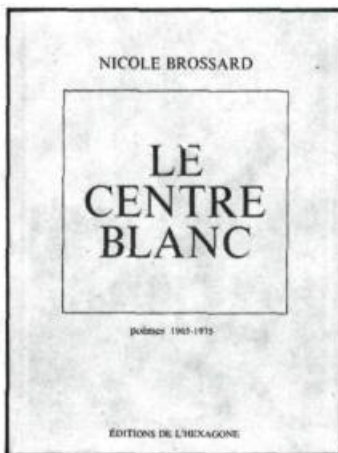
Gilles GIRARD, Réal OUELLET

et Claude RIGAULT

Paris, P.U.F., « Littératures modernes », 1978, 230 p.

Depuis quelque temps (et en même temps que se raréfie l'édition des œuvres dramatiques, du moins au Québec), les ouvrages théoriques se multiplient sur le théâtre. Après *Lire le théâtre* d'Anne Ubersfeld, *l'Écrivain scénique* de Michel Vaïs et *Problèmes de sémiologie théâtrale* de Patrice Pavis, voici *l'Univers du théâtre* que trois auteurs québécois signent dans la prestigieuse collection universitaire « Littératures modernes » des P.U.F.

Le propos de Girard, Ouellet et Rigault n'est ni de faire un bilan évolutif du théâtre, ni de lancer des hypothèses sur l'avenir. Il s'agit bien, plutôt, de proposer une grille d'analyse des œuvres théâtrales reposant sur une certaine synthèse des recherches actuelles dans ce domaine. Cet objectif me semble parfaitement atteint, avec pondération et clarté. L'étude consacrée à la « représentation » constitue, certes, l'ensemble le plus



imposant et le plus riche de l'ouvrage, et l'on ne saurait signaler, ici ou là, que de légères insuffisances: ainsi (p. 62), la brève mention de la nudité en rapport avec le costume ne suffit évidemment pas à dégager la signification (et complexe) de l'époque contemporaine. La deuxième partie de l'ouvrage, «Fable et partition», m'a semblé moins réussie, plus mince et obscure. Quant à l'étude des «manifestations», elle est (par nature) la moins originale: elle constitue néanmoins une présentation remarquablement utile de notions fondamentales.

M'accusera-t-on de chauvinisme si je regrette qu'on n'ait pas davantage cité les dramaturges québécois? Je n'y aurais peut-être pas songé si les autres n'avaient eux-mêmes jugé utile de le faire à quelques reprises. On ne peut donc pas, tout d'abord, ne pas faire observer aux auteurs qu'ils ont malencontreusement prêté à Manon (p. 68) le costume «western» de Carmen. On trouve ailleurs d'autres références à Tremblay, une allusion à *la Sagouine*, une certaine présentation des activités du Théâtre Euh!; mais d'autres citations auraient été fort appropriées. Ainsi, *Encore cinq minutes* de Françoise Loranger ne propose-t-elle pas une parfaite (et rare) illustration de «la triple fonction de l'objet» (p. 71) au théâtre? À propos de la structuration en «tableaux», laquelle brise «le lien de causalité entre les scènes» (p. 155), on songe tout naturellement, il me semble, à *Un simple soldat* de Dubé. Enfin, je regrette d'autant plus l'absence de référence à Tremblay à propos du chœur tragique (p. 166) que cette discussion m'a paru trop restreinte et théorique, ne tenant pas compte d'une redéfinition du chœur tentée aussi bien par Tremblay que par Anouilh.

Mais peut-être suis-je en train de poser quelques jalons pour une étude qui reste à faire, sur la dramaturgie québécoise. L'ouvrage de Girard, Ouellet et Rigault (ce n'est pas son plus mince mérite) la rendra possible.

[Jean-Cléo GODIN]

Paul-Émile Borduas

François-Marc GAGNON
Fides, Montréal, 1978, 560 p.

Cet ouvrage présente, sans les dissocier, une biographie détaillée et une analyse de

l'œuvre de Borduas. L'entreprise était de taille et elle a nécessité un énorme travail de dépouillement d'archives ainsi que des enquêtes patientes auprès des collectionneurs pour retrouver la trace de quelque 170 tableaux du peintre. François-Marc Gagnon a voulu faire de ce livre une véritable somme sur Borduas et mettre à la disposition du lecteur des photographies de toutes les œuvres du peintre. Dommage qu'elles ne soient pas toutes en couleurs et regroupées en fin de volume! Mais cela tient sans doute aux contraintes commerciales, autant qu'à la nature du livre. Celui-ci en effet n'est pas un livre d'art, mais une monographie scientifique extrêmement fouillée, bourrée de citations, de références et d'annexes. On peut ainsi suivre Borduas, pas à pas, d'atelier en atelier, depuis sa période d'apprenti auprès d'Ozias Leduc en 1921 jusqu'à sa mort solitaire dans une chambre de Paris en 1960 (à côté d'une toile à la peinture encore fraîche, presque entièrement envahie par des masses de couleur noire). Une destinée marquée par des ruptures. Rupture avec la peinture figurative pour passer à l'automatisme. Rupture avec la société en place (*Refus global*). Rupture avec le pays pour aller vivre à New York puis à Paris. François-Marc Gagnon souligne l'importance des déplacements dans la vie du peintre, mais il se garde de toute psychanalyse.

Chaque tableau est commenté et situé dans son contexte et les titres sont analysés à l'aide de la méthode structuraliste. Cette méthode appliquée ici à la peinture témoigne de sa fécondité et laisse entrevoir des récurrences intéressantes.

Au total, un livre monumental et touffu, bien à la mesure de son sujet.

[Christian VANDENDORPE]

Anthologie de la poésie québécoise du XIX^e siècle (1790-1890)

John HARE
Hurtubise/H.M.H., Montréal, 1979, 410 p.

La littérature québécoise d'avant 1900 connaît depuis plus d'un an une popularité grandissante. Pour faire suite au *D.O.L.Q.*, aux deux tomes de l'*Anthologie de la littérature québécoise* dirigé par Gilles Marcotte, à l'*Anthologie thématique du théâtre québécois* de Étienne-F. Duval, voici que John Hare

nous présente son *Anthologie de la poésie québécoise du XIX^e siècle*. Quarante-trois poètes, présentés par ordre chronologique de naissance avec une courte biographie retraçant les faits marquants de leur vie; cent soixante-quatre poèmes que l'auteur situe dans leur époque en indiquant leurs filiations littéraires, et une quarantaine d'illustrations puisées à différentes sources (gravure, peinture, photographie...) dénotent le contexte culturel de cette production poétique.

[Roger CHAMBERLAND]

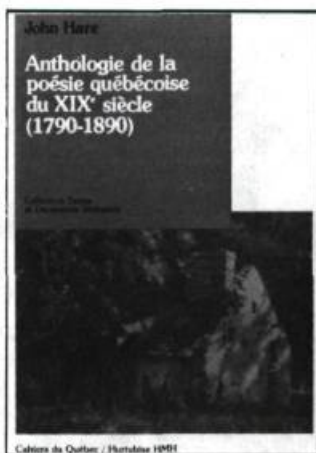
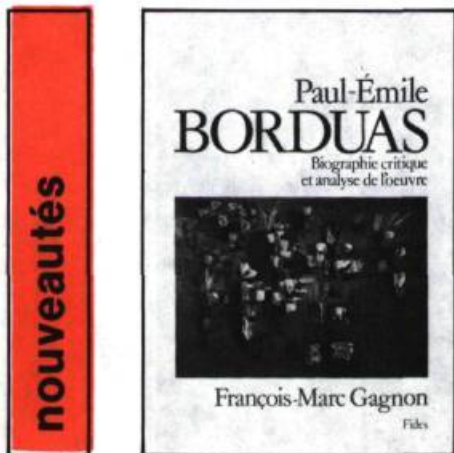
MANUELS

**De nouveaux amis,
De nouvelles aventures**
Les Éditions Projets
Montréal, 1978.

Les Éditions Projets ont publié dernièrement les nouveaux instruments pédagogiques de la Méthode dynamique de lecture et de français pour la deuxième année du primaire. Elles présentent, dans cette collection, deux volumes de lecture «De nouveaux amis» et «De nouvelles aventures». Ces livres forment un ensemble de neuf textes, quatre dans le premier livret, cinq dans le deuxième, auxquels s'ajoutent dix poèmes d'auteurs québécois. Deux de ces textes sont des reprises de l'ancien livre de la méthode: «Bonjour Copains».

Les auteurs ont développé des thèmes qui collent d'assez près à la réalité des événements que peuvent vivre les enfants du Québec. Les textes décrivent des faits (construction d'une maison, le camping, un orchestre à l'école, etc.) ou racontent des récits imaginaires (La petite branche qui voulait apprendre à chanter, Le merle de Noël, etc.).

Le degré de lisibilité de ces textes n'en facilite pas toujours la compréhension. Les textes sont longs et peu adaptés aux connaissances linguistiques du groupe des 7 et 8 ans. La structure des phrases est souvent complexe, difficile à saisir par des enfants de cet âge. Le vocabulaire utilisé ne correspond pas toujours aux mots que les enfants emploient fréquemment en langue orale. Si on replace ces livres dans l'ensemble de la collection, nous nous apercevons que ces livres ont été conçus pour poursuivre l'étude



systématique des faits de langue et non pas pour développer des habiletés langagières spécifiques de lecture.

Nous retrouvons bien des activités centrées sur la compréhension des textes mais nulle part nous ne constatons que les enfants sont appelés à revenir sur leurs intentions de lecture, à s'interroger sur ce qu'ils connaissent avant de lire le texte et sur ce qu'ils ont appris, découvert, en le lisant.

Les livres sont quand même intéressants. Les illustrations sont en couleurs. Elles encadrent bien le texte, suscitent et entretiennent l'intérêt pour celui qui serait capable d'en faire une lecture signifiante, correspondant à ses besoins et à ses véritables intérêts de lecteur.

[Aline D. BRAZEAU]

LITTÉRATURE JEUNESSE

Une fenêtre dans ma tête
(3 à 8 ans)

Texte de Raymond PLANTE
Illustré par Roger PARÉ
La Courte échelle, Montréal, 1979

Dans la même collection (8 ans et plus)

Dou ilvien
Bertrand GAUTHIER
Illustré par Marie-Louise Gay

De beaux livres à voir comme un spectacle pour les yeux où les images trop magnifiques pour être décrites sont à « lire » page après page. Le livre *Une fenêtre dans ma tête* est à la mesure de son titre, une fenêtre pleine de rêveries illustrées. Ce livre est à lire comme un poème. On pourrait l'intégrer aux lectures scolaires des enfants: il remplacerait avantageusement ces textes fades et mièvres qui habitent les livres de lecture du primaire. Ou il sera lu simplement pour le plaisir « les jours où l'on a envie d'ouvrir toute grande la fenêtre... ».

C'est toujours la lecture/spectacle que nous offre *Dou il vien* de Gauthier/Gay. Le spectacle des images semble vouloir mettre en veilleuse les mots du texte. L'histoire me semble trop « énigmatique » pour s'avérer une histoire comme on les aime. Les enfants (petits et grands) amateurs de fiction, tolèrent

assez mal un récit qui ne sait où il va ni d'où il vient (sans méchanceté). Les livres de Bertrand Gauthier sont trop beaux pour se permettre une écriture négligée sur le plan du récit. Je crois que la littérature enfantine au Québec peut se donner des critères de sélection qui dépassent la spécificité du québécois.

Ce livre demeure un excellent prétexte pour faire découvrir aux enfants les multiples procédés d'écriture que peut utiliser celui qui raconte des histoires: les jeux de mots, clichés remaniés, proverbes...

[Cécile DUBÉ]

Le berger

Frederick FORSYTH
Gallimard, Folio junior, Paris, 1978, 95 p.

Une douzaine d'années après la deuxième guerre mondiale, un pilote britannique stationné en Allemagne rentre passer le réveillon de Noël chez lui, à bord d'un réacteur monoplace. Une panne d'électricité transforme ce vol de routine en une périlleuse aventure. À deux doigts de la panne d'essence, le réacteur est pris en charge par un « berger », un avion d'un modèle désuet qui le guide dans le brouillard jusqu'à une ancienne base de la R.A.F. Ce n'est qu'une fois au sol que le pilote se rend compte que ce fameux coup de chance était rigoureusement impossible et inexplicable.

Le texte, facile, bien illustré et le récit bien mené intéresseront les jeunes à partir de 9 ans.

[Christian VANDENDORPE]

PÉDAGOGIE

L'enseignement de la grammaire au secondaire

Jean-Guy MILOT
Université de Montréal, P.P.M.F. secondaire, 1978

La Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, par son Programme de Perfectionnement des Maîtres de Français du Secondaire, vient de lancer une collection de *DIDACTIQUE DU FRANÇAIS AU SECONDAIRE*. Cette collection dirigée par Marcel Boisvert comprend trois séries de textes.

La première série *Rapports* fait état des recherches ou des enquêtes menées pour le P.P.M.F. (sec.). Elle compte déjà quatre volumes dont deux seront d'un intérêt certain pour les enseignants: un *Inventaire de projets de recherche et d'expériences pédagogiques de la région de Montréal (1970-1977)* et des *Grilles d'appréciation de matériel didactique à la disposition des maîtres de français du secondaire*.

La deuxième série, celle des *Documents pédagogiques*, contient à ce jour deux volumes; l'un nous propose une réflexion sur l'enseignement de la grammaire au secondaire, l'autre sur l'enseignement de l'orthographe au secondaire. Notre appréciation de la valeur de cette série se fonde sur le premier numéro, le seul dont nous disposions au moment de notre analyse. Les enseignants de français soucieux de s'interroger sur leur démarche pédagogique devraient bien recevoir cet « instrument de réflexion active » sur la grammaire. En effet, l'auteur entreprend de définir, accompagné de son « lecteur-co-auteur », les expressions « cours de grammaire », « cours d'orthographe » et « cours de langue maternelle ». Il nous permet d'apprécier les contradictions de grammairiens dont les volumes ont ici la faveur des enseignants. Il nous soumet des « leçons idéales » liant la compréhension d'un fait de langue à une situation de communication, à un type de discours nous invitant par la suite à les critiquer selon une grille de critères précis. Il démystifie les folles prétentions de ceux qui voient en l'analyse grammaticale la voie à suivre pour permettre à l'élève d'approfondir la connaissance de sa langue. Il réfléchit tout haut sur les préalables à une didactique de la lecture et de l'écriture, sur la délimitation d'un contenu d'enseignement intégrant méthodiquement les quatre savoirs.

L'auteur, Jean-Guy Milot, livre ici une synthèse remarquable de sa pensée sur la grammaire. Rien de magistral, rien de bêtement théorique dans ses observations. Au contraire, il procède beaucoup par des exemples, par des exercices d'observation. S'il adopte une démarche concrète envers son lecteur, il exige de ce dernier qu'il tienne compte avant tout de l'élève et de ses capacités dans l'élaboration de toute activité d'apprentissage.

[Jean-Louis LAVERDIÈRE]



nouveautés